

« Le 20 du 8<sup>e</sup> mois, an 16 de Kouang Sin. (= 3 octobre 1890). »

Ce passeport n'avait d'autre défaut que de n'être point valable pour le Tibet proprement dit. Le gouvernement chinois nous avait catégoriquement refusé l'autorisation de pénétrer dans cette contrée que sa politique étroite, mais sage peut-être, ferme jalousement aux Européens. Néanmoins, il nous restait l'espoir qu'en abordant le Tibet par les régions presque inhabitées du Nord, nous pourrions parvenir assez près de la capitale avant d'être arrêtés et que lorsque les autorités viendraient nous barrer le passage, il y aurait moyen, en négociant avec elles, d'en obtenir quelque concession et de réussir à soulever au moins un coin du voile. Seulement, nous devons nous interdire absolument toute entreprise aventureuse qui nous eût fait sacrifier les résultats scientifiques au vain plaisir de courir à travers un pays défendu.

Outre ce passeport de Pékin, Dutreuil de Rhins avait obtenu du ministre de Chine à Paris et à Londres, Sieh Ta tchen, une lettre de recommandation ouverte pour le vice-roi du Kan-sou. Cette lettre, conçue dans les termes les plus flatteurs et les plus pressants, produisit le meilleur effet sur tous les fonctionnaires chinois à qui nous eûmes l'occasion de la montrer.

Cependant, nos préparatifs de départ étaient poussés avec activité, et dès le mois de février 1891 tout le matériel jugé nécessaire, instruments, livres, effets d'habillement, conserves, ustensiles de cuisine, lits de camp, remèdes, armes, objets pour cadeaux, était emballé et expédié. Il comprenait trente-six colis pesant 1,300 kilogrammes et devait être complété par des achats dans le Turkestan russe. Le 19 février, Dutreuil de Rhins, qui avait peu de goût pour les démonstrations bruyantes, partit au petit jour, seul avec moi, comme s'il s'était agi d'une excursion à Fontainebleau. Le 21, nous quittions Marseille et le 27 nous étions en rade de Constantinople, où notre bateau fut éventré par un autre. Cet incident, en nous retardant quatre jours, nous permit de voir la ville, je ne dirai pas de l'admirer, car Constantinople sans soleil, c'est de la poésie mise en prose. La